



22.30 > ARTE

## TERRA INCOGNITA

Téléfilm de Ghassan Salhab

**Inaugurant *Un si proche Orient*, nouveau cycle d'Arte, *Terra incognita* est une captivante plongée dans la ville de Beyrouth en pleine reconstruction physique et mentale.**

Partir, revenir. Détruire, reconstruire. Comment revivre dans une ville, Beyrouth, transformée en décombres par dix-sept ans de guerre civile ? C'était déjà l'enjeu de *Beyrouth fantôme*, premier film de Ghassan Salhab. Ici, le cinéaste approfondit ce questionnement par le truchement de Soraya, jeune guide touristique, mais aussi allégorie vivante de cette capitale libanaise pleine de charmes et de contradictions. Plus encore que dans sa première exploration de la psyché libanaise, le réalisateur fait de la ville le nœud gordien du récit ; s'il regarde Beyrouth, *terra incognita*, incernable, mutante, avec une acuité extrême, tout en brouillant constamment les repères, c'est parce qu'il y est pratiquement étranger. Francophone installé à Paris depuis des années, Salhab est le Libanais type de la diaspora, qui revient au pays après la guerre et tente de communiquer avec ceux qui y sont restés pendant toutes ces années d'épreuves. Renégat, enfant prodigue, cette figure de l'outsider était au cœur de *Beyrouth fantôme*, et réapparaît dans *Terra incognita* avec Tarek, personnage périphérique, et aussi spectre d'une histoire d'amour obliérée. Film complexe, polysémique, diffracté à l'extrême, non seulement parce que ses divers personnages, Soraya, Leïla, Tarek, Nadim, Haïdar, se croisent constamment sans beaucoup se rencontrer, mais aussi par le style radical de la réalisation. Beaucoup

d'ellipses, une façon audacieuse d'écourter les plans, souvent au milieu d'un échange – une question posée par un personnage à un autre restant par exemple sans réponse. Salhab a parfaitement assimilé l'héritage godardien.

Cette déconstruction narrative, reflet idéal du désarroi des personnages comme du bouleversement topographique de la ville, littéralement en chantier, est contrebalancée par plusieurs leitmotifs : la carte de la ville que Nadim, jeune architecte, remodèle constamment sur son ordinateur, tel un demiurge omnipotent ; la voix de Haïdar, speaker à la radio, personnage opaque et extérieur, dont les communiqués sur la situation politique ponctuent les nombreux déplacements en voiture des uns et des autres.

A cette occasion, soulignons la richesse de la bande-son et la remarquable diversité des musiques qui l'accompagnent, *in* ou *off*. Tous les styles s'y enchevêtrent, de l'électro arabisante à des chœurs chrétiens en passant par Charlie Mingus. Le film a même un côté comédie musicale, façon *Sprechgesang* ("parlé-chanté") brechtien. Chaque personnage entonne spontanément, à un moment ou à un autre, une chanson *a capella*, y compris le solitaire Haïdar.

Cela renforce la distanciation lyrique de ce très beau film – qui est par ailleurs un portrait de femme moderne (Soraya) –, où les dilemmes qui agitent le Moyen-Orient s'expriment avec une attachante subjectivité.

**Vincent Ostria**